

Antonin GODET

ENTRER CHEZ LE LIBRAIRE, ENTRER DANS SES LIVRES :  
LA POÉTIQUE DES SEUILS DE GILLES CORROZET

« Emballage, fenêtre, ou paroi, le verre fonde une transparence sans transition : on voit, mais on ne peut toucher. La communication est universelle et abstraite. Une vitrine, c'est féerie et frustration mais aussi information qui est la stratégie même de la publicité. »

Jean Baudrillard, *Le Système des objets*, 1968

La Renaissance est un monde sans vitrine. Le franchissement du seuil d'une librairie, à l'époque de Gilles Corrozet (1510-1568), ne dépend pas du même système de « transparence sans transition » que celui de nos sociétés contemporaines. Nous ne pouvons qu'imaginer ce qu'aurait pu être la devanture de la librairie de Corrozet, son seuil physique, lui qui ne nous livre aucun « blason de la librairie » comme il a pu le faire dans ses *Blasons domestiques* où l'on retrouve les images d'un banc peut-être similaire à celui de sa boutique (fig. 1) ou encore d'une étude (fig. 2). À son époque, une librairie est bien souvent une simple pièce qui renferme des meubles en forme de casiers, sur les rayons desquels on plaçait des imprimés<sup>1</sup>. Elle occupe un petit espace, dans le cas de Corrozet, adossé à un banc contre le pilier de la grande salle du Palais de Paris (rue de la Vieille-Pelleterie, « joignant les Consultations », jusqu'en 1606-1608<sup>2</sup>). Nous n'avons cependant aucune description supplémentaire de ce à quoi pouvaient ressembler les « rayons de cette boutique<sup>3</sup> ». Dépendant néanmoins de stratégies publicitaires vitales à son commerce, on peut supposer qu'un tel libraire se devait d'amener l'œil du passant à franchir le seuil de sa boutique, et ainsi à user de son fonds comme d'une façade ou d'un trompe-l'œil comme l'explique Lorraine Piroux, pour qui « le texte doit, s'il veut conquérir son public en place marchande, savoir tout d'abord susciter le regard<sup>4</sup> ».

<sup>1</sup> Le sens de « bibliothèque » a ainsi longtemps été confondu avec celui de « librairie » avant que ce dernier terme ne désigne spécifiquement le commerce des livres, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque la professionnalisation de cette activité devient réelle.

<sup>2</sup> Même si Corrozet fut toujours un bourgeois parisien habitant la Cité, les adresses des libraires et/ou imprimeurs du Palais sont néanmoins toujours plus claires sur les titres des livres que dans la réalité. À la mort de son père, Galliot Corrozet cède ce banc que Gilles Corrozet louait à Catherine Cramoisy (sa seconde femme) et exerce le métier de libraire à la même enseigne, jusqu'à ce que l'un de ses fils, Jean, reprenne le flambeau. Voir M. Vène, *Gilles, Jean I<sup>er</sup> et Galliot Corrozet : libraires parisiens de la Renaissance*, s.d. D. Roche, Paris, École nationale Supérieure des Sciences de l'Information et des Bibliothèques, 1996-1997, t. I, p. 95.

<sup>3</sup> M. Vène, « "Pour ce qu'un bien caché [...] ne peult profiter à personne", "j'ay prins d'aultruy la pierre et le ciment". Gilles Corrozet, auteur et libraire, passeur de textes », *Passeurs de textes, Imprimeurs et libraires à l'âge de l'humanisme*, s.d. C. Bénévent, A. Charon, I. Diu, M. Vène, Paris, Publication de l'École nationale des chartes, 2012, p. 199.

<sup>4</sup> L. Piroux, *Le Livre en trompe l'œil ou le jeu de la dédicace. Montaigne, Scarron, Diderot*, Paris, Éditions Kimé, 1998, p. 33.

En s'installant comme libraire, Corrozet s'inscrit dans l'un des centres névralgiques de l'édition parisienne et fait partie du microcosme effervescent du monde du livre. Jean Balsamo l'a décrit, le Palais est alors « un centre commercial, n'abritant que des libraires et principalement des libraires de détail<sup>5</sup> » ; ce lieu a donc à la fois favorisé le mélange des groupes sociaux et nourri un opportunisme éditorial entre ces différents acteurs de l'édition et/ou de la distribution des livres. On peut ainsi formuler l'hypothèse que dans ce milieu concurrentiel, la construction d'une identité de libraire propre a dû influencer les démarches de Corrozet dans sa production, et que celle-ci a dû se construire en particulier grâce à une poétique des seuils reposant sur une forme de complicité pour « entrer en librairie ».

Il semblerait ainsi que la poétique des seuils, chez Corrozet, ait pour rôle fondamental de créer un lien d'amitié, et l'on sait combien « les humanistes de la Renaissance ont donné une vigueur nouvelle à ce sentiment, comme moteur de la diffusion des savoirs et ciment de la République des Lettres<sup>6</sup> », y compris dans une stratégie de vente de livres. Cela est d'autant plus vrai que la page de titre d'un imprimé appartient alors au libraire. Corrozet est donc à l'œuvre pour créer des espaces textuels et visuels spécifiquement adaptés au lecteur qu'il convoite. Dans ce contexte, pour qui et par quels moyens Gilles Corrozet conditionnait-il son « système d'objet-livre » ? comment fonctionnait, dans sa librairie, ce mode de transparence entièrement différemment du nôtre dans l'esprit de « cette figure de libraire et polygraphe touche-à-tout et parfois insaisissable<sup>7</sup> » ?

#### « OSTER L'OBSCURITÉ D'ENTRE NOUS » : CORROZET ET LES PARISIENS

Gilles Corrozet est un cas particulier, en ce sens qu'il est non seulement un libraire, un éditeur, mais aussi un historiographe et un poète moderne, venu du monde de l'imprimerie suite à son apprentissage chez son grand-père Pierre Le Brodeur<sup>8</sup>. Il se trouve précisément à l'entrecroisement des trois champs disciplinaires que sont l'histoire du livre, l'analyse littéraire et la sociologie littéraire. Le Palais, au deuxième pilier en Grand salle où sa librairie se trouve, est un lieu très fréquenté où différents publics se côtoient. En dehors des magistrats et gens de loi, nombre de curieux, de chalands en tout genre, de dames et de gentilshommes, étrangers et français, et d'étudiants (estimés entre 16 000 et 20 000 individus) gravitent autour de sa librairie.

La librairie de Corrozet est donc avant tout parisienne et pensée pour ce public. Les seuils corroziens construisent dès lors, avec constance, le cadre d'une sociabilité amicale : en 1539, on s'adresse aux « gentils esperitz » auxquels sont dédiés les *Blasons domestiques* ; en 1540, on évoque les « bons espritz et amateurs de lettres » de *L'Hecatographie*. Dans l'édition des *Antiquitez de Paris* de 1550, le libraire s'adresse encore « Aux illustres et notables Bourgeois & Citoyens de la ville de Paris » ; une relation qui perdure dans la seconde édition du texte (revue et augmentée) en 1561, où Corrozet parle toujours « Aux nobles et illustres familles de Paris » avec lesquelles, lui qui se présente comme un natif de la cité, il noue un pacte au seuil du livre fondé sur la clarté et l'amitié :

<sup>5</sup> J. Balsamo, « Les libraires du Palais et les poètes (1530-1610) », *Les Poètes français de la Renaissance et leurs libraires*, éd. D. Bjaï, F. Rouget, Genève, Droz, 2015, p. 92.

<sup>6</sup> F. Martin, *Les Politesses du seuil. Poèmes liminaires et sociabilités poétiques (1598-1630)*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 208.

<sup>7</sup> M. Vène, « “Pour ce qu'un bien caché [...] ne peut profiter à personne” », p. 213.

<sup>8</sup> Le Brodeur a eu une influence décisive sur la vie de Gilles Corrozet : il lui a à la fois appris le métier d'éditeur et permis de s'installer pour son propre compte à partir de 1535. Son jeune frère, Jean Corrozet, a quant à lui ouvert boutique en 1558. Voir M. Vène, *Gilles, Jean I<sup>er</sup> et Galliot Corrozet : libraires parisiens de la Renaissance*, t. II, p. 7.

C'est un poinct ou il n'y a que debatre : car Paris sans pair, excede toute les autres en grandeur et estendue, et multitude d'hommes, bastiments, et maisons, en religion Chrestienne, en temples, en biensfaites, en justice, en police, en sciences, en bons esprits, en Marchandise, en arts et mestiers, en commoditez humaines, en vivres et viandes, et en tout ce que le coeur peut souhaitter, si abondamment que nul ne scauroit s'opposer au contraire. Ce sont arguments (Seigneurs parisiens) pour vous elever, sans arrogance, entre les autres nations [...]. Je suis d'un tel lieu, qui n'en scait aussi exprimer les prerogatives et beautez) [...]. Le but de mon intention est d'oster l'obscurité d'entre nous<sup>9</sup>.

Établir un commerce en amitié avec ce public bigarré favorise très certainement le franchissement du seuil de sa librairie. Corrozet, qui est bon commerçant, destine ainsi principalement ses livres au groupe des Parisiens bourgeois, cultivés (sans être nécessairement savants) et fervents chrétiens.

Il semble en particulier avoir noué une véritable familiarité avec des hommes de loi qui côtoient sa librairie, et use des seuils pour souligner une affinité singulière avec eux<sup>10</sup>. Corrozet loue par exemple la « débonnairété accoustumée » d'un certain Claude Guiot, à qui il dédie *Les Antiquitez de Paris*, qui est alors secrétaire et conseiller d'Henri II, prévôt de Paris et homme de loi de la chancellerie ; au seuil des *Divers propos mémorables* (1556), il s'adresse cette fois à Antoine du Prat, qui occupe des charges semblables, lui qui est conseiller royal, membre de la chambre et prévôt de Paris. Le libraire lui dédie sa préface :

en vous suppliant humblement prendre en bonne part l'affection de celui qui ne desire autre chose, sinon embellir & orner nostre Rep. Françoisse de ses propres richesses, & demourer à jamais humble suget de vostre Seigneurie<sup>11</sup>.

Cette bienveillance affichée envers ses lecteurs Parisiens est donc une constante des seuils corroziens, et manifeste probablement une éthique de travail directement née de la pluralité des compétences de Corrozet, y compris lorsqu'il s'agit pour lui de jouer son rôle d'humaniste traduisant. Dans l'édition du *Conseil des sept sages de Grèce* (1545), il entend libérer ses lecteurs des contraintes de la traduction et jouer le rôle de passeur de textes quand il traduit le grec, le latin, l'espagnol ou l'italien, et ainsi faciliter l'accès à ces savoirs. Pour cela, il recueille, classe, compile, organise ses traductions pour un public cultivé et curieux, qui n'est certainement pas un public de grands érudits maîtrisant les humanités ou les langues étrangères, et invente des éditions bilingues de romans espagnols ou italiens<sup>12</sup> alors qu'il édite conjointement la *Grammaire italienne* de Jean-Pierre de Mesmes en 1549. Corrozet est un libraire humaniste soucieux du partage et de la diffusion en français de ses textes, comme il

<sup>9</sup> G. Corrozet, *Les Antiquitez de Paris. Seconde édition* [1561], Paris, Gilles Corrozet, ff. A2v<sup>o</sup>-A3v<sup>o</sup> « Aux nobles et illustres familles de Paris, G. Corrozet S. ».

<sup>10</sup> Par ses multiples compétences dans le monde du livre, Corrozet préfigure de toute évidence ce rôle d'intermédiaire technique auprès des imprimeurs, des poètes et d'autres éditeurs, qui est voué à devenir de plus en plus courant dans la seconde moitié du siècle, notamment favorisé par les échanges entre les hommes de Robe et les libraires qui publient leurs œuvres à des adresses proches de leurs lieux d'exercice, comme le fera Pierre Le Loyer à la fin du siècle, puis Louis Le Caron, Étienne Pasquier, ou Claude d'Expilly au XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>11</sup> Gilles Corrozet, *Les Divers propos memorables des nobles et illustres hommes de la Chrestienté*, [1557], Paris, Gilles Corrozet, f. A4r<sup>o</sup> « A Messire Anthoine du Prat ».

<sup>12</sup> Corrozet tire notamment partie de la veine italienne avec l'édition du *Philocope* de Boccace en 1542, de *L'Arcadie* de Sannazaro en 1544 et des *Azolains. De la nature de l'amour* de Bembo en 1545 (deux traductions de Jean Martin, éditées conjointement avec Vascosan). Sa proximité avec Jean Martin lui fait rencontrer sa traduction du Peregrin de Caviceo qui donne naissance à son poème du *Compte du Rossignol* en 1546 ; il traduit lui-même *La Deiphire* de Liburno en 1547 et *L'Histoire d'Aurelio et Isabelle* de Jean de Flore la même année ; il publie aussi *Le Jugement d'amour* (traduction de l'espagnol par Jean Beaufilz de *La Hystoria de Grisel et Mirabella* que Gilles réédite en 1546).

s'en justifie dans sa préface « Aux lecteurs » des *Treselegantes sentences et belles authoritez de plusieurs sages princes, rois et philosophes grecs et latins* traduites de l'italien de Niccolo Liburnio :

Pour donques vos aider à l'intelligence de ceste langue, a fin que cy apres puissiez entendre choses plus graves, il vous plaira prendre pacience de lire ces Appophthegmes et dictz sentiencieux, et j'espere avec vous, devant que soiez au bout, que vous aurez profitte en quelque chose<sup>13</sup>.

Aussi, ses œuvres sont-elles souvent des compilations de lieux communs ou des catalogues d'exemples en prose ou en vers, à destination des « amateurs des Muses et de Vertu<sup>14</sup> », qui s'offrent à la curiosité des lecteurs une fois franchi le seuil intimidant de ce qui pourrait se présenter comme un corpus difficile d'accès. Au-delà de ce qui pourrait sembler une fausse modestie de sa part, lui qui s'est toujours honnêtement surnommé l'« Indigent de sapience<sup>15</sup> », il s'agit pour Corrozet de rassurer et accompagner ses lecteurs dès les seuils en les invitant à entrer dans le livre comme dans une promenade : « qu'ils se promènent dans un jardin et parterre semé de toutes especes d'herbes et fleurs entremeslées, lesquelles pour faire un bouquet de diverses couleurs et odeurs sont cueillies l'une cy et l'autre là<sup>16</sup> » – telle est l'image déployée au seuil du grave recueil des *Divers propos memorables*. Dans le *Parnasse des poètes françois modernes* (1571), où Corrozet s'explique sur le titre nouveau de « Parnasse » pour désigner un recueil de lieux communs, le libraire déploie un autre univers symbolique dans lequel se projeter avec plaisir :

Je luy ai donné ce tiltre de Parnasse, pour la conformité qu'il a au Parnasse tant celebré pour l'habitation d'Appollon et des Muses sacrées, auquel lieu les Poëtes abreuvez des ondes d'Hippocrene, chantoient divinement leurs vers dediez à icelles<sup>17</sup>.

En poète moderne et au fait des discours des poéticiens de son temps, Corrozet conçoit une relation indissociable entre l'art et la vertu qui ne peut fonctionner que sur un principe de délectation du lecteur. Comme pour Sébillet, pour qui le sens est camouflé sous « nue escorce de Pöésie<sup>18</sup> », Corrozet considère que « la vérité cachée sous telles escorces<sup>19</sup> » fait tout le sel du *Second livre des fables* (1548) qu'il traduit d'Ésope. Un seuil est ainsi souvent une invitation à exposer le *topos* horacien de l'*utile dulci* et d'en rappeler le fonctionnement pour le lecteur intimidé par les symboles ou le sens caché des lettres. Cette connivence peut par ailleurs se construire à travers divers dispositifs herméneutiques de codifications, ou de jeux de décryptage qu'on retrouve exprimés dans l'édition du *Philologue d'honneur* de Claude de Cuzzi (1537) :

<sup>13</sup> Corrozet, Gilles, *Elegantissime sentenze et authoritati. Treselegantes sentences et belles authoritez de plusieurs sages princes, rois et philosophes grecs et latins* [1546], Paris, Gilles Corrozet, f. Av<sup>o</sup>.

<sup>14</sup> Gilles Corrozet, *Le Parnasse des poètes françois modernes Contenant leurs plus Riches et Graves sentences discours descriptions et doctes enseignemens* [1578], « Aux Poëtes François », Paris, Gilles Corrozet, f. A2r<sup>o</sup>.

<sup>15</sup> A partir de 1528, dans *Le Cry de joye des François pour la delivrance du pape Clement septiesme de ce nom* ; il promeut ainsi sa naïveté, son désir de perfectionnement.

<sup>16</sup> Gilles Corrozet, *Les Divers propos memorables* [1557], « A Messire Anthoine du Prat », Paris, Gilles Corrozet, f. A4r<sup>o</sup>.

<sup>17</sup> Gilles Corrozet, *Le Parnasse des poètes françois modernes*, « Aux Poëtes François », f. A2r<sup>o</sup>.

<sup>18</sup> A. Sébillet, *Art poetique François*, I, 1, éd. F. Goyet, Paris, Le Livre de Poche, 1990, p. 51.

<sup>19</sup> Gilles Corrozet, *Le Second livre des fables d'Esopo Phrigien* [1548], « Gilles Corrozet Parisien, au Lecteur », Paris, Corrozet. Nous n'avons pas consulté le seul exemplaire conservé à la Herzog August Bibliothek de Wolfenbüttel (nous reproduisons la transcription donnée par Magali Vène dans son mémoire (s.d. D. Roche) sur *Gilles, Jean I<sup>er</sup> et Galliot Corrozet : libraires parisiens de la Renaissance*, t. II, 1997, p. 269).

Tu as (Lecteur) dessoubz ceste escripture  
Ung fruict caché de noble Poesie.  
L'escript est plein d'eloquente ornatore  
Ou gist le sens de bonne fantasie<sup>20</sup>.

Ce propos est assez semblable à celui de la préface des *Fables du tresancien Esope Phrigien* (1542), que Corrozet adressait à son plus prestigieux dédicataire, le futur Henri II, dauphin de France âgé de 23 ans<sup>21</sup> :

J'ay cest espoir qu'ung jour devant ta face  
Ce livre mien trouvera quelque grace :  
Non pour la langue, ou pour le translateur  
Mais pour le sens, et pour son propre autheur<sup>22</sup>.

Il est manifestement acquis pour Corrozet que le « translateur » est un médium entre la source (en l'occurrence Ésope) et le sens (l'interprétation de la fable) ; qu'il est ce qui donne forme au sens par l'artifice. Corrozet a ainsi très tôt habité cette métaphore d'un dire poétique « contenant morale science<sup>23</sup> » qu'il s'agit pour le lecteur d'éplucher et pour lui-même de déguiser en le formulant dès les seuils de ses livres.

C'est enfin par l'utilisation de rares images emblématiques aux seuils de deux de ses ouvrages, que Corrozet manifeste son originalité pour susciter l'intérêt de ses lecteurs passants et curieux. Précurseur en matière d'invention du recueil emblématique, il semblerait que Corrozet ait eu l'intuition de créer ce que l'on pourrait qualifier de « proto-frontispices », dans les premiers cahiers de *La Fleur des Antiquitez de Paris* et du *Tableau de Cebes* qui mettent tous deux en abîme l'entrée d'un personnage dans un univers de fiction à l'image d'un lecteur entrant dans sa lecture :

– dans *La Fleur des Antiquitez de Paris* en 1532, au nom de son « amour patrialle », Corrozet fait l'hagiographie de sa ville, qui sera toujours pour lui son « amie ». Suite à la page de titre surmontée d'un encadrement de colonnes ornementées, on trouve une adresse « Aux illustres & notables bourgeois & citoyens de la ville de Paris », signée de sa devise « Plus que moins ». Modèle hagiographique de discours sur la *translatio studii et imperii*, Corrozet y loue l'antiquité et la noblesse de sa ville, et prolonge son discours dans un court prologue. On peut alors y voir en image la représentation idéalisée de Virgile et Mécène (A8v°, fig. 3). Il s'agit d'une mise en scène de l'amitié au seuil de l'ouvrage reposant sur la relation élective entre le poète et son protecteur, Virgile invitant symboliquement Mécène à goûter des fruits mûrs.

– dans la gravure du *Tableau de Cebes* (en 1543) « Gilles Corrozet Parisien » qui s'adresse « Aux Viateurs et pelerins de ce monde » (A4v°, fig. 4) montre un chrétien et Génius, le portier de la ville de Cébès représentée en forme de tapisserie, qui invite alors les pèlerins à entrer dans la cité où vices et vertus sont répartis de cercles en cercles sur le modèle dantesque. Ces gravures constituent une véritable originalité de la librairie de Corrozet, qui ne se contente pas de la symbolique de son emblème pour marquer de son empreinte ses livres. Les images de Mécène guidant Virgile ou de Génius et d'un pèlerin fabriquent pleinement ce

<sup>20</sup> C. De Cuzzi, *Philologue d'honneur* [1537], Paris, D. Janot et A. Langelier, f. A8v°.

<sup>21</sup> Cette même année 1542, il lui adresse un petit traité néoplatonicien : *La Diffinition et Perfection d'Amour*. Voir A. Godet, N. Mueggler, « Gilles Corrozet et la diffusion du néoplatonisme », *En lisant, en écrivant : Gilles Corrozet (1510-1568), un libraire-auteur au temps de la Renaissance*, s.d. P. Chiron, A. Godet, T. Trung, M. Vène, Paris, Garnier, 2025 (à paraître).

<sup>22</sup> Gilles Corrozet, *Fables du tresancien Esope Phrigien* [1542], « A treshault & trespuissant Prince... », Paris, Gilles Corrozet, f. A3v°.

<sup>23</sup> Gilles Corrozet, *Le Conseil des sept Sages de Grece* [1545], « Au lecteur », Paris, Corrozet, v. 4.

que l'on pourrait anachroniquement désigner comme « l'horizon d'attente » du lecteur feuilletant les premières pages de ses livres, invité à fictionnaliser sa propre entrée dans le livre.

« LE MIEL QUI COULE PAR TON LIVRE » : CORROZET ET LES POÈTES

Comme tout jeune poète et humaniste, Gilles Corrozet a lui-même bénéficié dans sa jeunesse de la sociabilité offerte par cet espace d'accueil qu'est le seuil d'un livre, mais au seuil de sortie du *Floralier, recueil et epitomé des hystoires, dictz et sentences du grand Valere*, sur le dernier folio, en 1525. Âgé d'une quinzaine d'années seulement, Corrozet qui « n'est pas fondé es lettres » est apprenti chez son grand-père Pierre Le Brodeur. Cette édition des propos mémorables de Valère-Maxime offre deux pièces (un quatrain et un huitain) qui seraient ses premiers vers publiés. Intégrer la voix d'un nouveau, jeune et talentueux poète dans un livre humaniste favorise ainsi très certainement l'apprentissage d'un art de la sociabilité que les apprentis imprimeurs humanistes savent réemployer par la suite pour leurs propres créations éditoriales.

Il semblerait que la maison de Gilles Corrozet fut une ruche qui ait fait office de tremplin initiatique pour quelques jeunes talents poétiques qu'il dénichait, bien qu'ils lui aient échappés ensuite pour la plupart. Gilles Corrozet n'entretint en effet qu'une relation « professionnelle » avec les grands noms qu'il a édités (pas moins que Marot, Peletier, Ronsard ou Du Bellay) et n'a jamais appartenu à l'élite des éditeurs au même titre qu'un Morel ou un Buon<sup>24</sup>. En revanche, une multitude de poètes à la notoriété plus discrète ont gravité autour de lui tout au long de sa vie et ont été favorisés par les seuils de ses livres, ce qui nous permet de relativiser l'idée que les seuils offerts aux poètes n'étaient proposés qu'au nom d'une amitié de forme et opportuniste. Encore après la mort de Gilles Corrozet, Galliot Corrozet laisse Pierre Larivey sonnetiser sur le seuil des *Divers propos memorables* (réédition de 1567), sur son père défunt, en signe probable d'une authentique affinité entre l'ancien libraire et certains de ses protégés. Il s'agirait des premiers vers de Larivey, qui déplore la disparition de Gilles Corrozet en employant l'allégorie parnassienne :

Comme au nouveau printemps l'abeille industrielle  
D'un esleron doré vole de fleur en fleur,  
Afin d'en retirer et l'émail et l'odeur  
Pour en pétrir son miel et sa cire gommeuse,  
Ainsi, mon Corrozet, ta muse ingénieuse  
D'une telle industrie et d'un pareil labeur,  
Errant parmi les champs de maint sçavant auteur,

<sup>24</sup> La nouvelle école poétique fait son entrée dans sa boutique avec la première édition des *Œuvres poétiques* de Jacques Peletier du Mans (1547) en collaboration avec Vascosan et Galliot I<sup>er</sup> Du Pré. Le recueil de Peletier offre l'opportunité à Corrozet d'être le premier à publier et vendre des vers de Ronsard (*Ode de Pierre de Ronsart a Jaquest Peletier, des beautes qu'il voudroit en s'amie*) et de Du Bellay (*I. du Bellay a la ville du Mans a la louange de Peletier*). Corrozet publie également la première plaquette isolée de Ronsard en 1549 (*L'Avententree de Henri II*), même s'il est probable, comme J. Balsamo en fait l'hypothèse, que cette édition ait été imprimé par Vascosan ; puis il édite la seconde édition augmentée de *l'Olive* de Du Bellay en 1550, rééditée à nouveau en 1554 avec l'aide de L'Angelier. Enfin, Ronsard, qui vient d'obtenir un privilège royal exceptionnel pour l'édition de toutes ses œuvres en 1553, confie à Corrozet l'édition des *Meslanges*, réédités en 1555. Pourtant, ce phénomène de promotion des jeunes talents modernes ne garantit pas la réciprocité : Ronsard et Du Bellay font en effet preuve d'une certaine ingratitude. Le fait est qu'en dehors de Morel, le « *Typographus Parisiensis* » loué par Du Bellay dans ses *Xenia* (Du Bellay, *Xenia* [1559], 59, in *Oeuvres poétiques*, éd. G. Demerson, Paris, SIFM, t. VIII, 1985, p. 100-101), les poètes français sont avares d'hommages à leurs éditeurs, *a fortiori* à leurs imprimeurs. L'adresse du Palais ne se trouve d'ailleurs que rarement sur les recueils poétiques, il s'agit probablement d'une question de prestige.

A ramassé les fleurs de leur semence heureuse.  
 Et puis s'en emplissant et les mains et le sein,  
 S'est venu descharger sur ta langue soudain,  
 Où elle a fait le miel qui coule par ton livre.  
 Livre qui te fera en despit de l'orgueil  
 Du viel faucheur eslé, de l'avare cercueil,  
 Et de la pale envie eternellement vivre<sup>25</sup>.

Au cours des années 1560 Gilles protège en particulier trois poètes talentueux que sont Pierre de Larivey, Jacques Moysson et Pierre Tamisier, qu'il promeut visiblement aux seuils de ses livres. Tamisier et Larivey en particulier, nés la même année 1541, forment un couple rapidement ami avec Gilles Corrozet ; ils appartiennent à cette pépinière de nouvelles voix poétiques talentueuses qui se font connaître par la notoriété de marchands du livre, qui les laissent entrer dans le champ poétique moderne proliférant du milieu du siècle. Manifestement, les seuils des livres se présentent comme des espaces favorables au coup d'essai talentueux d'un jeune poète, qui s'il s'avère reconnu par la communauté des lecteurs peut profiter au fin connaisseur qui l'a découvert.

Larivey, Tamisier et Moysson se connaissent, se croisent et cherchent à s'insérer dans les paratextes des livres de Corrozet, ou d'autres<sup>26</sup>. L'image d'un *sodalitium* de jeunes talents corroziens semble surtout en train de naître lorsque Corrozet réunit Tamisier et Moysson sur le seuil symbolique le plus important qui soit pour un jeune poète : dans son édition du *Parnasse des poètes françois modernes* en 1571<sup>27</sup>. Il est vraisemblable que Gilles ait sollicité ces poètes de son vivant, car aucun de leurs liminaires n'évoque sa mort (en 1568) : on y loue au contraire sa sagacité de polygraphe et la nécessité d'une telle compilation. Moysson y trouve l'espace pour composer un sonnet adressé à la France, jouant un rôle important en termes de communication publicitaire, tandis que Tamisier compose une ode liminaire qui, tout en peignant le portrait de son ancien protecteur, décrit avec richesse le cadre parnassien du livre. Leur présence au seuil du *Parnasse*/Parnasse procure ainsi l'image d'un « cercle de fidèles corroziens », admirablement promus par leur éditeur au sein d'une élite poétique qui s'allonge immédiatement par la liste des noms des poètes cités ensuite (fig. 5). Ce dispositif énonciatif des paratextes offre à Gilles Corrozet et à ses protégés le glorieux privilège de consacrer le panthéon topique de la poésie française et moderne.

Cette liste de plus d'une quarantaine de noms en 1571, augmentée en 1578, constitue sans doute la plus originale des formes de sociabilité chez Corrozet qu'il convient d'introduire dans notre réflexion sur sa poétique des seuils. Le *Parnasse* manifeste premièrement par son titre que la langue française peut s'envisager comme un seuil de sociabilité caractéristique de l'esprit des Modernes, car n'y seront cités que des vers en français<sup>28</sup>. Avec un tel titre inspiré

<sup>25</sup> Gilles Corrozet, *Les Divers propos memorables des nobles et illustres hommes de la chrestienté* [1568], Paris, Galliot Corrozet, f. A6r<sup>o</sup>. Le dernier tercet laisse penser que Gilles est déjà mort (ou sur le point de) lorsque Larivey a composé ses vers (on ne retrouve pas de telles évocations mortuaires chez Tamisier et Moysson dans leurs liminaires du *Parnasse*).

<sup>26</sup> Comme dans l'édition des *Premieres Œuvres poetiques* de Scévole de Sainte-Marthe chez Morel (1569) où Tamisier et Moysson composent chacun un post-liminaire.

<sup>27</sup> « Forçat de la pièce liminaire », Moysson doit être âgé d'une petite quarantaine d'année au moment de l'écriture de ce sonnet, étant donné que ses premiers vers apparaissent chez Corrozet en 1535. C'est au cours des années 1560 que sa réputation s'étoffe (voir M. Simonin, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Droz, Genève, 1992, p. 79. Pour la liste des publications éparées de Jacques Moysson, *ibidem*, p. 84-86). Tamisier est quant à lui tout au plus âgé de 25 ans.

<sup>28</sup> Ce recueil joue ainsi le rôle de pierre angulaire faisant le lien entre les florilèges médiévaux et la forme des Parnasses de l'âge classique comme celui des *Marguerites poétiques* d'Esprit Aubert (voir F. Martin, *Politesse des*

par la sociabilité poétique de son temps, par la diffusion des images et des architectures raffinées des grands du royaume, Gilles donnait une force de cohésion culturelle sans égale à son recueil de lieux communs, créant symboliquement un vaste *sodalitium* mythique. Le *Parnasse* est ainsi au cœur de cette démonstration de l'existence d'un territoire poétique français exceptionnel dès son seuil, raison pour laquelle Moysson attire l'attention de la France sur la complémentarité du *Parnasse* avec la *Franciade* dans son sonnet liminaire.

La liste des noms de poètes au seuil de ce livre est d'une nature disparate et cherche à « configurer » une *image globalisée de la poésie française*, autrement dit : l'existence immanente d'une République de Gens de Lettres. S'y mêlent différentes générations de poètes cités aux différents statuts sociaux (Marguerite de Navarre côtoie ainsi Pineton) ; des noms illustres (Ronsard, Du Bellay, Pontus de Tyard...) y côtoient des inconnus (Du Val, Villiers, Vezou). Par ailleurs, tous les noms cités ne sont pas ceux de poètes (Du Haillan et Pineton sont historiens) et leur répartition géographique couvre l'ensemble du territoire du royaume des Valois. Ce seuil du *Parnasse* installe ainsi la synchronie au lieu de la diachronie, la fédération au lieu de l'éparpillement, l'ordre au lieu du chaos. La nation des poètes devient le reflet d'une géographie nationale désormais identifiable appartenant à un nouveau type de discours d'amitié : la liste, que les arts poétiques commençaient à créer et qui deviendront de véritables outils discursifs pour fabriquer l'histoire littéraire, dans les parnasses à venir et les proto-histoires littéraires.

La relation originale de Corrozet au monde du livre et à ses lecteurs, qu'il semble affectionner, conditionne chez lui une certaine forme de sociabilité à plusieurs échelles qu'on ne trouve pas ailleurs chez ses confrères parisiens, avec lesquels il coopère (en particulier avec Janot<sup>29</sup>) ou entre en concurrence (Morel, Buon) depuis son installation vers 1530 au Palais. Avec les éditions corroziennes, la sociabilité par les seuils est déterminée par une quête de modernité, au sens où les seuils des livres ne se restreignent pas à devenir des instruments opportunistes pour configurer des relations amicales, mais sont très en lien avec l'actualité des lecteurs et des auteurs que la librairie de Corrozet souhaite séduire et promouvoir.

La présence d'une voix et de sujets modernes au seuil d'une édition ne garantit cependant pas l'existence concrète d'un réseau entre un éditeur et un auteur, il s'agit plutôt de créer la représentation d'une communauté discursive ou encore d'une « communauté de papier<sup>30</sup> » pour les uns et les autres. Une promotion opportuniste peut ainsi expliquer la présence de certains amis à l'entrée du livre, invitant de fait à entrer dans la librairie. Métaphoriquement, les seuils chez Corrozet, comme pour nombre d'autres libraires de la Renaissance, sont des espaces de passages et de rencontre servant d'interfaces à de futurs grands maîtres qui le plus souvent renieront leur berceau (comme Du Bellay et Ronsard<sup>31</sup>). Le seuil de ses livres exerce ainsi un rôle d'ornement esthétique mais aussi de *captatio* publicitaire, car lorsqu'il est question des « politesses du seuil », la frontière est toujours mince entre l'amitié et le clientélisme.

Néanmoins, on peut constater une grande diversité de « formes de seuils » chez cette figure d'auteur-libraire singulier qu'est Corrozet, ce qui constitue une véritable originalité de

*seuils*, p. 167 sq. où démonstration est faite, sans évoquer ce maillon corrozien, de la valeur des lieux communs comme outils d'une culture poétique partagée).

<sup>29</sup> S. Rawles, *Denis Janot, Parisian printer and bookseller (1529-1544) parisian, printer and bookseller* (Library of the written words 54, The Handpresse World 41), Brill, Leiden-Boston, 2018.

<sup>30</sup> A. Réach-Ngô, « “Le Tout tire de divers Auteurs trop fameux”. Les compilations littéraires de la Renaissance, de la caution publicitaire à la constitution d'une communauté auctoriale », *Le Verger* – bouquet XIII, 2018, p. 9.

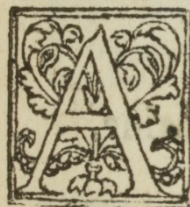
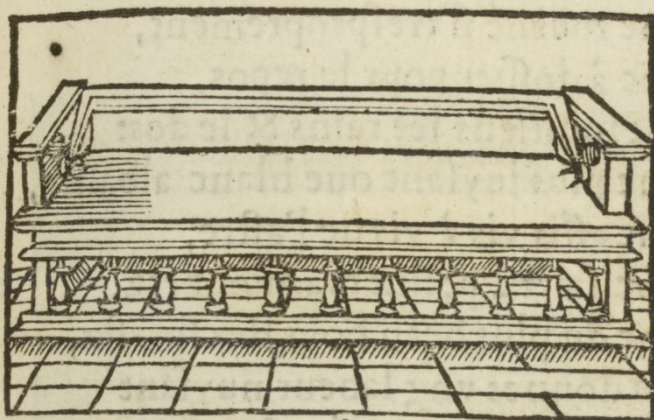
<sup>31</sup> Le seul cas singulier d'une amitié durable et avérée entre Corrozet et l'un de ses auteurs est sa relation d'amitié avec Michel d'Amboise, qui se poursuit jusqu'à la mort de ce dernier en 1547. Corrozet est cité dans les textes liminaires du *Babilon* (1535) et dans les *Contrepistres d'Ovide* (1547). En hommage, Gilles édite à la mort de son ami *Le Ris de Democrite et le pleur de Heraclite*.



sa part et de ce fait une véritable poétique tant du point de vue de l'énonciation que de l'invention des formes que peuvent prendre ces interfaces entre lecteurs et auteurs pour lesquels la librairie est le lieu de rencontre. En plus des poèmes et textes encomiastiques attendus, Corrozet sait attirer l'œil des passants par les images, produit des symboles et des listes de noms : autant d'invitations à entrer dans sa librairie, à entrer dans ses livres.

FIG. 1

# Blafon du BANC.

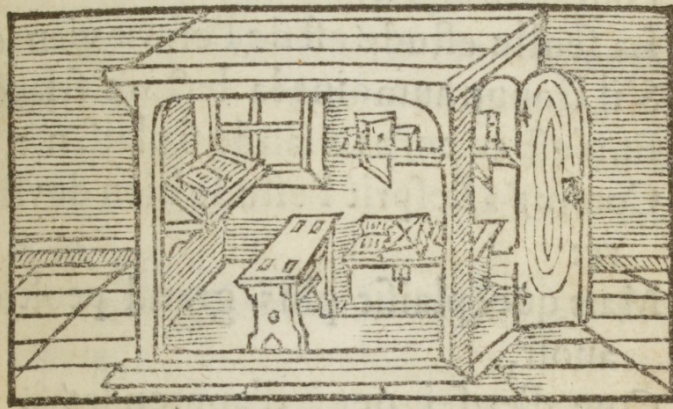


Insi que la femme pruden-  
te  
Est au mary obediante  
Tout ainsi la table se iecte  
Vers le banc commꝰ à luy subiecte,  
Et luy faiet ceste honnesteté,  
Qu'il est premier en dignité

C iii

FIG. 2

# Le blason de L'ESTUDE.



L E corps humain qui est d'e-  
sprit deliure.  
Ne va, ne vient, ne fait &  
ne peult viure  
Et n'a vertu, force, ne sentement.

E

FIG. 3 (A2V<sup>o</sup>)

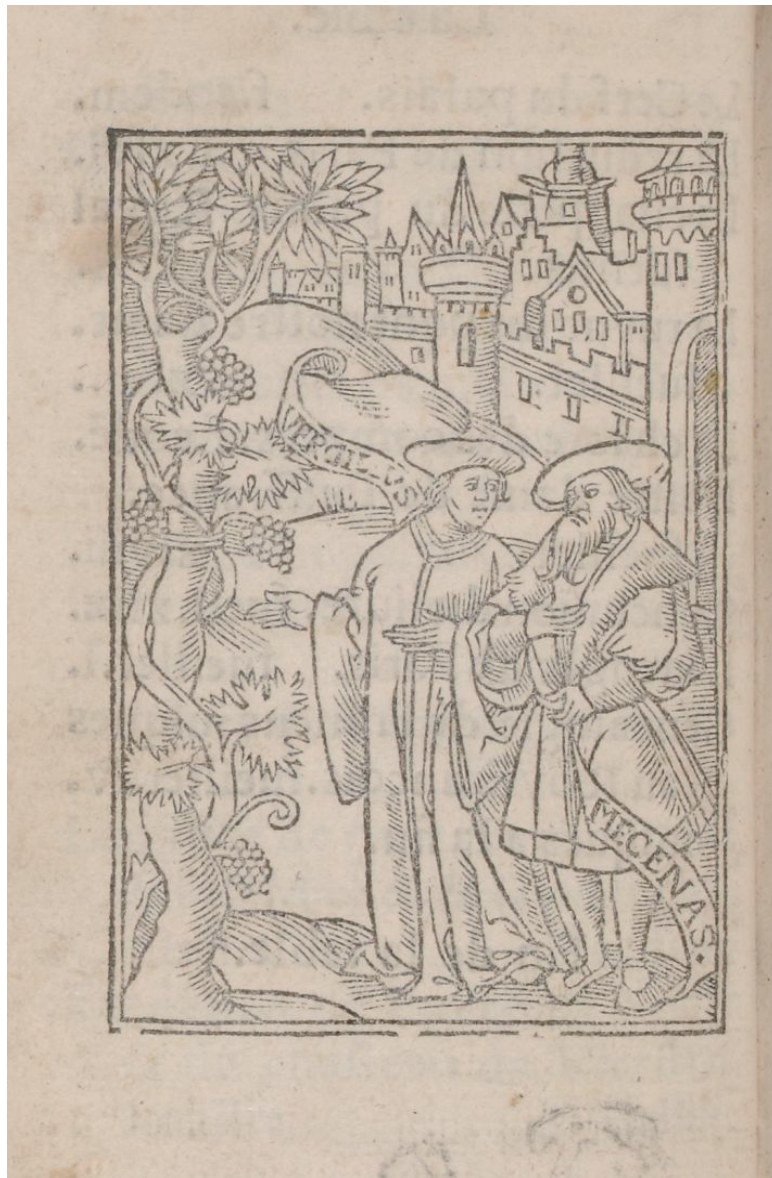


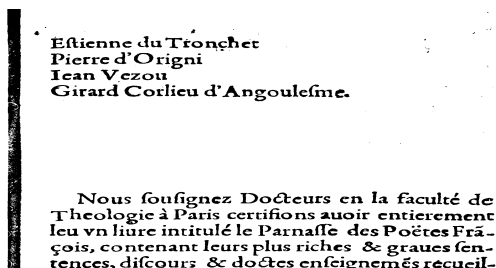
FIG. 4 (A3V°)

Le Tableau de  
Le pelerin visitant le Temple de  
Saturne, & du Tableau  
qu'il y veit.

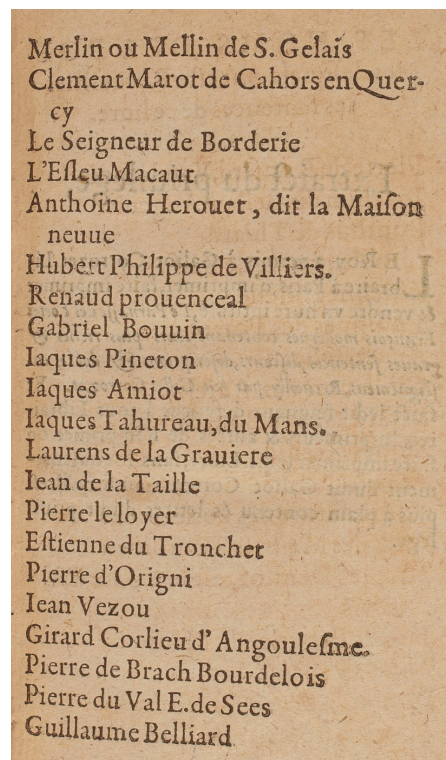


FIG. 5

*Parnasse des poètes français modernes*, 1571  
Paris, Galliot Corrozet (ff. \*6v°-\*7r°)



*Parnasse des poètes français modernes*, 1578  
Paris, Galliot Corrozet (ff. \*6v°-\*7r°)



## BIBLIOGRAPHIE

- BALSAMO, J., « Les libraires du Palais et les poètes (1530-1610) », *Les poètes français de la Renaissance et leurs « libraires »*, éd. D. Bjaï, R. Rouget, Genève, Droz, 2015, p. 77-98.
- CORROZET, G., *Le Parnasse des poètes français modernes*, éd. A. Godet, Paris, Classiques Garnier, 2024 (à paraître).
- DUCIMETIÈRE, N., « Coup d'essai : les étudiants poètes et leurs imprimeurs-libraires dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », *Les Poètes français de la Renaissance et leurs libraires*, éd. D. Bjaï et F. Rouget, Genève, Droz, 2015, p. 211-252.
- FREEMAN, M. J., « Gilles Corrozet et les débuts littéraires de Pierre de Larivey », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. 48, n°2, 1986, p. 431-438.
- Les Politesseuses du seuil. Poèmes liminaires et sociabilités poétiques (1598-1630)*, s.d. F. Martin, Paris, Classiques Garnier, 2022.
- LIAROUTZOS, C., « Le poème liminaire encomiastique : l'espace de la célébration », *Le Discours du livre. Mise en scène du texte et fabrique de l'œuvre sous l'Ancien Régime*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 25-41.
- REACH-NGO A., « “Le Tout tire de divers Auteurs trop fameux”. Les compilations littéraires de la Renaissance, de la caution publicitaire à la constitution d'une communauté auctoriale », *Le Verger – bouquet XIII*, 2018 (en ligne [ici](#)).

VÈNE M., « Auteur et libraire : le cas Gilles Corrozet », *Passeurs de textes, imprimeurs, éditeurs et lecteurs humanistes dans les collections de la bibliothèque Sainte-Geneviève*, s.d. Y. Sordet, Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 2009, p. 58-67.

— « “Pour ce qu’un bien caché [...] ne peult proffiter à personne”, “j’ay prins d’aultruy la pierre et le ciment”. Gilles Corrozet, auteur et libraire, passeur de textes », *Passeurs de textes, Imprimeurs et libraires à l’âge de l’humanisme*, s.d. C. Bénévent, A. Charon, I. Diu, M. Vène, Paris, Publications de l’École nationale des chartes, 2012, p. 199-213 (en ligne depuis 2018 [ici](#)).